

Les carnets de Bernard Pivot

n'aimez pas le rock, c'est que vous n'aimez pas la jeunesse... Si vous ne lisez pas des bandes dessinées, c'est que vous êtes un vieux con... Si vous n'appréciez pas les chansons de Renaud et de Gainsbourg, c'est que vous êtes un fieffé réac... Si vous ne vibrez pas au reggae, c'est que vous êtes raciste... Voilà qui est aussi idiot que de penser le contraire, savoir que toute personne qui prend quelque intérêt au rock, à la BD, à Gainsbourg, à Renaud et au reggae est un analphabète.

Rien n'interdit, après tout, de mettre des bottes Charles Jourdan pour aller voir *Macbeth*...

Romain Gary réincarné avant de mourir

Roger Caillois m'avait dit, un jour de déprime et de confidences, que, lorsqu'il remettait à Gallimard un manuscrit, celui-ci partait aussitôt pour l'imprimerie. Sans avoir été lu par personne. Caillois était trop célèbre pour n'être pas dispensé de l'avis du comité de lecture, dont d'ailleurs il faisait partie. Il aurait pourtant aimé recueillir quelque avis, un compliment, sur son nouveau livre. Qui sortait enfin, dans « une respectueuse indifférence », lui semblait-il. Il savait d'avance qui, dans tel journal, en parlerait et ce qui en serait dit. Bonnes ou mauvaises, les surprises étaient rares. Le destin de chacun de ses livres était balisé et suivait à peu près le même itinéraire que le précédent. Cela le désolait.

N'était-ce pas ce qu'éprouvait aussi Romain Gary ? Avec une faible marge d'erreur, il pouvait annoncer, à la sortie de tout nouveau roman, les noms des critiques qui en loueraient les qualités et les noms de ceux qui lui feraient reproche de son sujet et de son style. C'était couru d'avance. Alors pourquoi publier du neuf si l'accueil est si convenu, la suite si banale et répétitive ?

C'était notamment pour échapper à ce cycle désolant que Romain Gary imagina de publier sous le nom d'Emile Ajar des romans d'une facture différente. Non seulement il allait léger critiques et jurys littéraires : Ajar obtint, en 1975, le prix Goncourt, avec *La vie devant soi*, dix-neuf ans après Romain Gary pour *Les racines du ciel*, mais il se donnait l'illusion — ou plutôt la force — d'entre-

prendre une autre carrière littéraire. C'était « moins un camouflage qu'une réincarnation », écrit fort justement Dominique Bona (*Romain Gary*, Mercure de France, extrait page 72) : « la tentation d'un nouveau départ, comme une nouvelle jeunesse, d'un recommencement ».

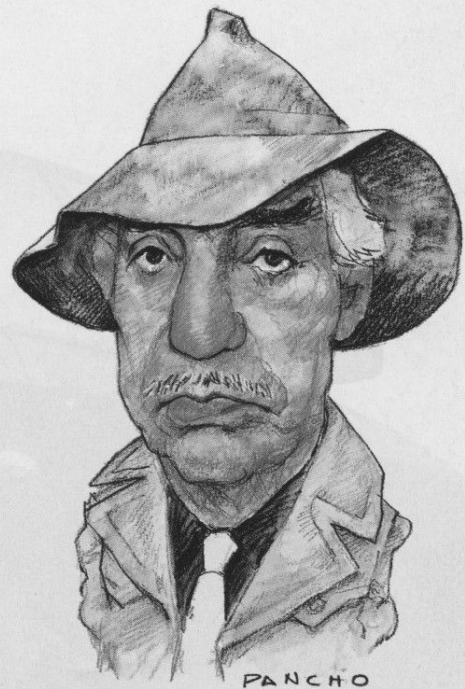
Réussite totale. Mais pourquoi mourir, volontairement, sans avoir auparavant jeté le masque ? Pourquoi disparaître sans avoir féroce ment moqué notre aveuglement, nos naïvetés ? Ah, quel triomphe, c'eût été ! Quel coup de tonnerre dans la vie littéraire ! Il fallait que Gary fût bien désespéré ou revenu de tout pour ne pas s'offrir, deuxième Goncourt en poche, le bonheur public et la gloire insolente d'avoir berné tout le monde.

J'ai souvent regretté de ne pas lui avoir consacré, tête à tête, une émission d'Apostrophes entière. Je sais que non seulement il l'eût volontiers acceptée, mais qu'il l'avait souhaitée. Pourquoi ne pas l'avoir fait ? Probablement parce que je n'étais pas un familier des livres de Gary. Je n'avais lu que *Education européenne*, *Les racines du ciel*, *Lady L* et *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*. Je ne le connaissais pas et n'avais que des informations fragmentaires — parfois tendancieuses — sur sa vie de soldat-diplomate-séducteur. Si, à ce moment-là, j'avais eu à ma disposition le travail de Dominique Bona, je n'aurais pas hésité à lui lancer une invitation en bonne et due forme.

Aujourd'hui je me dis que, lui aurais-je fait l'hommage d'une émission à lui seul consacrée, peut-être aurait-il différé son suicide ? Peut-être aurait-il saisi l'occasion pour annoncer qu'Emile Ajar c'était lui ? Bien entendu, je n'en crois rien. Ses raisons de disparaître — derrière Ajar, dans la mort — étaient profondes. Mais il n'est pas interdit de rêver aux vertus thérapeutiques de la télévision.

Quand Jean-René Huguenin rompait avec Hallier et Sollers

Jean-René Huguenin est mort dans un accident d'automobile la même année que Roger Nimier, en 1962. Il avait vingt-six ans. Paru deux ans auparavant, *La côte sauvage*, son premier roman, annonçait une grande car-



Romain Gary par Pancho